

HJORTH & ROSENFELDT

Le Tombeau

roman traduit du suédois
par Lucile Claus



DES MÊMES AUTEURS

SECRETS, Éditions du Rocher, 2012.

CELUI QUI N'ÉTAIT PAS UN MEURTRIER, paru sous le titre *DARK SECRETS* aux Éditions Prisma, 2013 ; Babel noir n° 267.

LE DISCIPLE, Éditions Prisma, 2014 ; Babel noir n° 270.

LE TOMBEAU, Éditions Prisma, 2014 ; Babel noir n° 273.

LA FILLE MUETTE, Actes Sud, 2018 ; Babel noir n° 243.

RECALÉ, Actes Sud, 2019.

JUSTICE DIVINE, Actes Sud, 2021.

La traductrice remercie Max Stadler.

Titre original :

Fjällgraven

Éditeur original :

Norstedts, Stockholm

© Michael Hjorth & Hans Rosenfeldt, 2012

Publié avec l'accord de Salomonsson Agency

© Éditions Prisma, 2014

pour la traduction française

Photographie de couverture : © Alex Stoddard

© ACTES SUD, 2022

pour la présente édition

ISBN 978-2-330-16541-3

HJORTH & ROSENFELDT

LE TOMBEAU

roman traduit du suédois
par Lucile Clauss

 BABEL NOIR

Cette fois, elle s'appelait Patricia.

Patricia Wellton.

Nouveau lieu, nouveau nom.

Au début, elle avait eu du mal à s'habituer quand les portiers d'hôtels et les chauffeurs de taxi l'interpellaient.

Mais cette époque était révolue. À présent, son nouveau patronyme s'imprimait dans son cerveau dès qu'elle tenait sa nouvelle pièce d'identité entre ses mains.

L'avion avait atterri à Stockholm peu après dix-sept heures ce mercredi-là, puis elle avait pris l'Arlanda Express pour rejoindre le centre. C'était son premier séjour dans la capitale suédoise, mais sa visite de la ville s'était résumée à un bref arrêt dans un restaurant pour déguster un plat du jour plutôt fade.

À vingt et une heures, elle avait pris le train de nuit pour Östersund. Elle avait réservé un compartiment entier dans le wagon-lit. Pas parce qu'elle se croyait suivie, bien que son portrait-robot fût sûrement affiché dans de nombreux commissariats de police, mais parce qu'elle n'avait jamais aimé dormir en présence d'inconnus. C'était déjà le cas quand, adolescente, elle partait

en tournoi avec son équipe de volley. Ou pendant sa formation, à la base comme sur le terrain.

Et *a fortiori* quand elle était en mission.

Une fois le train parti, elle s'était rendue dans le wagon-restaurant pour acheter une petite bouteille de vin et un paquet de cacahuètes avant de se retirer dans son compartiment. Elle avait alors entamé l'ouvrage qu'elle venait d'acheter, intitulé *Je sais ce que vous pensez vraiment*, affublé du sous-titre pour le moins original de "Déchiffrez le langage corporel tel un avocat de la défense". La femme qui s'appelait à ce moment-là Patricia Wellton ne comprenait pas en quoi les avocats de la défense étaient censés avoir un don particulier pour l'interprétation du langage corporel. Pour sa part, elle n'en avait rencontré aucun qui se fût particulièrement illustré dans ce domaine. Mais même si ce livre n'était pas très instructif, il avait au moins l'avantage d'être divertissant. Vers une heure du matin, elle s'était glissée entre les draps frais et avait éteint la lumière.

Cinq heures plus tard, elle descendit à Östersund et se rendit à l'agence de location de véhicules Avis où elle avait réservé une voiture.

Une Toyota Avensis neuve de couleur anthracite, avec laquelle elle parcourut la centaine de kilomètres qui la séparait de la ville d'Åre, en veillant à respecter les limitations de vitesse. Risquer une contravention ne servait à rien, même si, d'après son expérience, la police suédoise ne fouillait ni les véhicules ni les bagages pour de simples infractions à la circulation. Et si l'on découvrait son pistolet, sa mission serait compromise, car elle ne détenait aucun permis de port d'arme. Si un policier

venait en effet à mettre la main sur son Beretta M9, ses vérifications lui apprendraient qu'il n'y avait aucune trace de l'existence de Patricia Wellton ailleurs que sur sa pièce d'identité. Elle se retint donc d'appuyer sur l'accélérateur, et longea tranquillement les pistes de ski verdoyantes avant de s'engager dans la petite ville qui surplombait le lac.

Elle fit une petite balade, puis choisit au hasard un snack-bar où elle commanda un panini et un coca light qu'elle engloutit en étudiant la carte routière. Il lui restait cinquante kilomètres à parcourir sur la E14 avant de se garer et d'effectuer les vingt derniers kilomètres au pas de course. Elle jeta un coup d'œil à sa montre. Il lui faudrait environ trois heures pour atteindre son but, une heure pour effacer toutes les traces, deux pour regagner la voiture et faire son rapport... et elle serait de retour à temps à Trondheim pour attraper l'avion pour Oslo puis la correspondance qui la ramènerait chez elle.

Après un dernier tour dans les rues d'Åre, elle reprit sa route vers l'ouest. Elle avait déjà beaucoup voyagé pour son travail, mais jamais elle n'avait vu de paysages aussi somptueux. Les montagnes verdoyantes entouraient un lac étincelant sous le soleil. Elle pourrait se sentir bien dans ce trou pourri. Le silence. L'air pur. Elle y louerait un petit chalet isolé et y ferait de la randonnée. Irait à la pêche. Profiterait du soleil en été, et s'installerait près de la cheminée avec un bon livre en hiver.

Un jour peut-être.

Mais probablement jamais.

Quand arriva le panneau indiquant Rundhøgen, elle quitta la E14 et abandonna sa voiture de location. Elle tâta

son sac à dos pour en sortir la carte de randonnée et se mit en route.

Cent vingt minutes plus tard, elle s'arrêta, un peu essoufflée mais pas épuisée. Elle n'avait pas couru très vite car, sur de longues distances, elle préférait économiser ses forces. Elle s'assit sur le flanc de la montagne, but un peu d'eau, et laissa sa respiration reprendre un rythme normal. Ensuite, elle fixa une paire de jumelles sur son front et visa la petite construction en bois qui se trouvait à trois cents mètres de là. Elle avait atteint son but. C'était exactement la même que sur la photo, celle qui figurait dans son ordre de mission.

Finalement, ce n'était pas un chalet, ni même une cabane. Quelle pouvait en être la surface ? Dix-huit mètres carrés ? Vingt ? Des murs en bois, de petites fenêtres et une cheminée de fortune qui dépassait d'un toit de tôle. Deux marches menaient à une porte sur le côté le plus étroit et, dix mètres plus loin, un petit appentis présentait deux compartiments : le premier doté d'une porte qui donnait vraisemblablement sur un cabinet de toilettes, et le deuxième sans porte, sans doute censé servir de remise pour le bois, car un billot se trouvait juste devant.

Elle perçut du mouvement derrière les moustiquaires vertes des fenêtres. Il était bien là.

Elle posa ses jumelles, replongea la main dans son sac à dos, en sortit le Beretta et y fixa le silencieux d'un geste routinier. Puis elle se leva, rangea le pistolet dans la poche intérieure prévue à cet effet, remit son sac à dos et continua de marcher. La cabane était à bonne distance du chemin balisé et à présent, fin octobre, les randonneurs ne

se bousculaient pas sur les sentiers. Depuis qu'elle avait quitté la voiture, elle n'en avait croisé que deux.

Arrivée à cinquante mètres de sa cible, elle sortit son arme et se mit à envisager les différentes options. Aller frapper et tirer dès qu'il aurait ouvert, ou alors se faufiler à l'intérieur et le prendre par surprise. Elle venait de choisir la première option quand la porte s'ouvrit. La femme se figea puis s'agenouilla en un éclair. Un quadragénaire descendit les marches du perron. Le terrain était dégagé et n'offrait aucun moyen de se dérober. La seule chose qu'elle pouvait faire était de rester agenouillée, en faisant le moins de bruit possible. Ses doigts se crispèrent autour de son arme. Même s'il la découvrait, elle aurait toujours assez de temps pour se lever et lui tirer dessus avant qu'il ne lui échappât. À peine quarante mètres. Elle le toucherait, voire le tuerait sans problème, mais ce scénario n'était pas optimal car, s'il n'était que blessé, il pourrait trouver refuge dans la cabane et y chercher une arme. S'il la découvrait maintenant, tout se compliquerait.

Mais il ne la vit pas. Il ferma la porte, descendit les deux marches, puis tourna à droite pour se diriger vers l'appentis. Ensuite, il prit la hache plantée dans le billot et commença à fendre du bois.

Elle se leva lentement et fit un pas vers la droite pour être cachée par la maison au cas où l'homme marquerait une pause pour s'étirer et regarder le paysage.

La hache. Constituait-elle une menace ? Sûrement pas. Si tout se déroulait comme prévu, il n'aurait même pas le temps de réaliser qu'il était en danger, et n'aurait pas le réflexe de se jeter sur elle.

Elle resta derrière la maison et prit une profonde inspiration avant de se faufiler près du perron.

L'homme parut plus que surpris de la voir. Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, sûrement pour lui demander qui elle était et ce qu'elle faisait là, au milieu des collines du Jämtland, et s'il pouvait l'aider. Mais peu importait.

Elle ne comprenait pas le suédois, et il n'aurait jamais la réponse.

Le silencieux de son pistolet toussota, et tous les mouvements de l'homme se figèrent, comme si quelqu'un avait appuyé sur "pause". La hache glissa alors de sa main, il s'effondra à genoux et bascula sur la gauche. Ses quatre-vingts kilos s'abattirent sur le sol en un bruit sourd. Il était mort, le cœur pulvérisé par la balle.

Elle replaça le Beretta dans sa poche et se demanda si elle devait nettoyer le sang par terre ou laisser faire la nature. Même si le mort était porté disparu – et elle savait que ce serait le cas – et si quelqu'un venait le chercher à la cabane, on ne retrouverait jamais son cadavre. Le sang indiquerait que quelque chose lui était arrivé, mais sans plus. Et même en imaginant le pire, personne ne retrouverait la moindre preuve. L'homme aurait tout bonnement disparu.

— Papa ?

La femme se retourna, l'arme en joue. Une seule pensée lui traversa l'esprit.

Des enfants. Il ne devait pas y avoir d'enfants ici.

Il tremblait des épaules et dodelinait bizarrement de la tête. Étrange. Il avait du mal à relier ce mouvement à son rêve. Était-il seulement en train de rêver ? Si oui, ce n'était pas le rêve habituel. Pas celui d'une petite main dans la sienne. Pas de bruit de tonnerre se rapprochant inébranlablement. Pas de tourbillon. Mais il devait bien rêver, car quelqu'un prononçait son nom.

“Sebastian.”

S'il était vraiment en train de rêver, ce dont il n'était absolument pas sûr, il était seul dans cette pièce. Tout seul dans le noir.

Il ouvrit les paupières et découvrit une paire d'yeux plongés dans les siens. Bleus. Encadrés par des cheveux noirs, au carré, un peu ébouriffés. Juste en dessous, un nez droit souligné par une bouche qui souriait.

— Salut, toi. Désolée, mais j'avais envie de te réveiller avant de partir.

Sebastian se redressa péniblement sur les coudes. La femme qui l'avait réveillé paraissait satisfaite de l'effort fourni. Elle regagna le pied du lit, s'arrêta devant un miroir en pied et mit des boucles d'oreilles qu'elle venait de prendre sur une étagère accrochée au mur.

Soudain, l'engourdissement de Sebastian se dissipa, et les souvenirs de la soirée de la veille lui revinrent.

Gunilla, quarante-sept ans. Ils s'étaient rencontrés plusieurs fois à l'hôpital Karolinska, la clinique universitaire où il avait séjourné pour se remettre d'une blessure par balle. La veille, il s'y était rendu pour son dernier examen de suivi, et elle était repartie avec lui. D'abord, ils étaient sortis en ville, puis chez elle. La nuit avait été étonnamment bonne.

— Tu es déjà debout.

Il comprit que sa remarque n'était pas vraiment un trait de génie. Il n'aimait pas se retrouver dans cette situation : nu dans un lit pendant que la femme avec qui il venait de passer la nuit se tenait tout habillée devant lui, prête à affronter la journée. En général, c'était lui qui se levait le premier. La nuit, de préférence, et sans réveiller ses partenaires. Moins il devait parler, plus vite il pouvait s'en aller, mieux c'était.

— Je dois aller au boulot, l'informa-t-elle en lui jetant un coup d'œil dans le coin du miroir.

— Quoi ? Maintenant ?

— Oui, maintenant. En fait, je suis déjà en retard.

Sebastian s'étira et attrapa sa montre sur la table de nuit. Presque huit heures et demie. Gunilla avait fini de mettre ses boucles d'oreilles et venait de prendre une chaînette en argent. Sebastian la regarda d'un air incrédule. Cette femme avait quarante-sept ans et habitait en plein centre de Stockholm. Comment pouvait-elle malgré tout être si naïve ?

— Dis donc, tu n'as pas peur ? demanda-t-il en s'asseyant. On s'est rencontrés hier. Je pourrais mettre ton appartement à sac.

Gunilla esquissa un sourire en coin dans le miroir.

— Est-ce que tu as l'intention de mettre mon appartement à sac ?

— Non, mais même si c'était le cas, je te ferais la même réponse.

Une fois parée de tous ses bijoux et après une dernière vérification dans la glace, Gunilla regagna son côté du lit. Elle s'assit sur le bord du matelas et posa sa main sur le torse de Sebastian.

— Premièrement, je ne te connais pas depuis hier. Hier, je suis sortie avec toi pour la première fois. Mais j'ai ton dossier au boulot. Si tu emportes la télé, je saurai où te trouver...

Sebastian eut une pensée fugace pour Ellinor, qu'il chassa immédiatement. Il gaspillerait son énergie avec elle bien assez tôt. Ce n'était pas le moment d'y songer. Gunilla lui sourit à nouveau. Elle plaisantait. Sebastian se souvint de leur rendez-vous de la veille.

Oui, elle aimait bien rigoler.

Elle était pleine de vie.

Il avait passé une agréable soirée en sa compagnie.

Gunilla se pencha sur lui et déposa un baiser sur ses lèvres avant même qu'il n'ait eu le temps de le réaliser. Puis elle se leva, et en gagnant la porte de la chambre, elle lança :

— En plus, Jocke est là pour garder un œil sur toi.

— Jocke ?

Sebastian fouilla dans sa mémoire pour retrouver la trace d'un Jocke, mais rien ne vint.

— Joakim. Mon fils. Tu peux prendre le petit-déjeuner avec lui si tu veux.

Sebastian la fixa, bouche bée. Était-elle sérieuse ? Un fils ? Dans cet appartement ? Quel âge pouvait-il bien avoir ? Et depuis combien de temps était-il là ? Toute la nuit ? Sebastian se souvint qu'ils n'avaient pas été particulièrement discrets.

— Je dois vraiment y aller maintenant. Merci pour cette agréable soirée.

— Pareil, bredouilla Sebastian avant que Gunilla ne s'éclipsât en refermant la porte derrière elle.

Sebastian replongea le nez dans son oreiller, l'entendit dire au revoir à quelqu'un — sûrement son fils —, et une autre porte se refermer. Puis, le silence.

Sebastian s'étira. La douleur avait disparu depuis des semaines déjà, mais il s'émerveillait encore de pouvoir bouger sans entraves.

Deux mois auparavant, il avait été poignardé aux mollets et au ventre par Edward Hinde, un psychopathe et tueur en série. Sebastian avait été opéré en urgence. Le pronostic vital avait d'abord été très bon, et puis, il y avait eu des complications. Il s'était retrouvé avec un drain dans les poumons pendant une semaine. Lorsqu'on le lui avait retiré, il aurait dû être sur pied en quelques jours. Mais à son retour chez lui, l'infection s'était réveillée, et ses poumons s'étaient remplis d'eau. Ils avaient donc percé un nouvel orifice pour aspirer le liquide avant de tout refermer. Lors de son retour à la maison, on lui avait donné une tonne de recommandations et de règles à respecter. Mais elles avaient été bien trop nombreuses et compliquées pour qu'il ait la force de les suivre. C'était donc peut-être pour cela qu'il avait immédiatement attrapé une pneumonie. Maintenant,

en tout cas, il était enfin guéri. Officiellement depuis hier.

Or, bien que son corps fût guéri, l'affaire Hinde hantait toujours son esprit.

Hinde avait assassiné plusieurs femmes en choisissant ses victimes parmi les anciennes conquêtes de Sebastian. Enfermé depuis 1996 dans le quartier de haute sécurité de la prison de Lövhaga grâce à la ténacité de Sebastian, il avait eu tout le temps nécessaire pour planifier sa vengeance. Et l'aide d'un agent d'entretien de la prison lui avait permis d'exécuter son plan machiavélique.

Quatre femmes avaient perdu la vie.

Des femmes qui n'avaient qu'un seul point commun : Sebastian Bergman.

Le sentiment de culpabilité qu'il éprouvait à l'idée d'être responsable de la mort de quatre femmes était irrationnel, mais il ne parvenait pas à l'évacuer.

Après l'arrestation de l'homme de ménage, Hinde s'était évadé de prison et avait kidnappé Vanja Lithner. Pas parce qu'elle faisait partie de l'équipe de la Crim' qui était à ses trousses. Mais parce que Hinde avait découvert qu'elle était la fille de Sebastian.

Et à présent que Hinde était mort, une question tourmentait Sebastian : si Hinde l'avait découvert, peut-être d'autres personnes étaient-elles également au courant. Ce serait la pire des choses qui pourrait arriver. Vanja et lui s'entendaient bien à présent. Mieux que jamais.

Dans la maison abandonnée où Hinde la retenait prisonnière, Sebastian lui avait sauvé la vie. Mais peu importait à Sebastian que ces relations cordiales soient le fruit de sa gratitude. L'essentiel était qu'ils parviennent

à s'entendre. Et même plus : depuis cet événement dramatique, elle lui avait rendu visite à deux reprises. D'abord, elle était venue le voir à l'hôpital, et à sa sortie, avant sa pneumonie, elle lui avait même proposé de prendre un café.

Sebastian se souvenait encore du sentiment qu'il avait éprouvé quand elle l'avait invité.

Sa fille l'appelait pour le voir.

Il ne se souvenait pas de ce dont ils avaient parlé lors de leur rendez-vous. Il avait été trop bouleversé pour se rappeler les moindres détails et les plus infimes nuances. C'était tellement dingue. Une heure et demie à discuter en tête-à-tête dans ce café. À son initiative à elle. Pas de piques. Pas de disputes. Il ne s'était jamais senti aussi vivant depuis cette veille de Noël 2004. Le film de ces quatre-vingt-dix minutes passées avec elle ne cessait de repasser dans sa tête.

Et ce n'était sûrement qu'un début. Il allait pouvoir travailler de nouveau à ses côtés à la Crim'. Reprendre une activité, c'était important. Mais être près de Vanja l'était encore plus. Il s'était fait à l'idée de ne jamais pouvoir devenir son père. Chaque tentative de voler ce rôle à Valdemar Lithner risquait de tout détruire. Certes, il n'avait pas construit grand-chose jusque-là. Mais une visite à l'hôpital et un tête-à-tête de quatre-vingt-dix minutes, c'était déjà ça.

De l'acceptation.

Une certaine bienveillance.

Peut-être même le début d'une amitié.

Sebastian écarta la couverture et sortit du lit. Il trouva son boxer par terre et ses autres habits sur la chaise, là où il les avait jetés neuf heures plus tôt. Après un dernier regard dans le miroir, il passa une main dans ses cheveux, ouvrit la porte de la chambre à coucher et gagna le salon sur la pointe des pieds. Il s'arrêta un instant sur le seuil de la porte et tendit l'oreille. Des bruits s'échappaient de la cuisine, à l'autre bout du couloir. De la musique. Le tintement d'une cuillère contre la porcelaine. Apparemment, Jocke avait entamé son petit-déjeuner sans lui. Sebastian parcourut les derniers mètres jusqu'aux toilettes, se faufila à l'intérieur et referma à clé derrière lui. Il avait très envie de prendre une douche, mais l'idée de se déshabiller encore une fois alors que le fils de Gunilla était dans la pièce à côté ne lui disait rien qui vaille. Il tira la chasse d'eau, se lava les mains et le visage, et ressortit.

En gagnant la porte d'entrée, il réalisa avec stupeur qu'il serait obligé de passer devant la cuisine. C'était ce qu'il ferait. Il se contenterait de passer devant. Si jamais il relevait le nez de son assiette, le gamin qui s'y trouvait ne verrait que son dos. Sebastian emprunta donc le

couloir, enfila ses chaussures et chercha sa veste sur le portemanteau. Elle n'y était pas.

— Votre veste est ici, dit une voix grave depuis la cuisine.

Sebastian jura intérieurement. Voilà. Il avait enlevé ses chaussures dans l'entrée, mais pas sa veste. Il voulait donner l'impression qu'il n'envisageait pas de rester, bien que tous deux fussent conscients de l'issue de leur histoire. Ils étaient d'abord passés dans la cuisine où il avait enlevé sa veste tandis qu'elle débouchait une bouteille de vin.

Sebastian soupira et traîna les pieds vers la cuisine. Un jeune homme d'une vingtaine d'années y était installé, avec un yaourt et une tablette devant lui. Il désigna du menton la chaise qui se trouvait en face de lui, sans détourner les yeux de sa lecture.

— Là.

Sebastian prit la veste.

— Merci.

— De rien. Vous voulez manger quelque chose ?

— Non, merci.

— Alors, vous avez eu tout ce que vous vouliez ? s'enquit le jeune homme, toujours concentré sur sa tablette. Sebastian le regarda. Il savait qu'il aurait été plus simple d'ignorer son commentaire et de partir, mais pourquoi se simplifier la vie ?

— Tu as du café ? demanda Sebastian en revêtant sa veste étriquée.

Si le fils de Gunilla ne voulait pas de sa présence, il se ferait un plaisir de rester encore un peu. Cela ne coûtait rien. Le jeune leva les yeux et lui jeta un regard étonné.

— À côté de l'évier, répondit-il en faisant un nouveau

mouvement de la tête en direction de Sebastian, laissant entendre que le café était derrière lui.

Ce dernier se retourna, mais ne vit ni cafetière, ni bouteille thermos, ni quoi que ce fût d'autre. Puis il repéra un engin noir en forme de demi-cercle qui lui rappelait davantage une sorte de casque de moto futuriste. Il était doté d'une sorte de petit robinet en métal, d'une grille juste en dessous et de boutons sur le côté. Et posées tout près, trois petites tasses en verre qui convainquirent définitivement Sebastian que la machine devait recracher une certaine forme de liquide.

— Vous savez comment ça marche ? demanda le garçon, alors que Sebastian ne faisait pas l'ombre d'un mouvement pour s'approcher de l'appareil.

— Non.

Jocke recula sa chaise et passa devant Sebastian pour gagner le plan de travail.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Quelque chose de fort. Je n'ai pas beaucoup dormi cette nuit.

Jocke lui jeta un regard las, prit une capsule dans une boîte que Sebastian n'avait pas encore remarquée à côté de la machine, l'inséra dans la machine, posa l'une des tasses en verre sur la grille et appuya sur un bouton.

— Ah bon. Et au fait, qui êtes-vous ?

— Ton nouveau papa.

— Cool. De l'humour. Elle devrait te garder.

Puis il se retourna et se rassit à la table. Sebastian devina que le garçon avait sans doute déjà passé trop de matinées en compagnie d'inconnus dans sa cuisine. Sans

un mot, il prit la tasse. Le café était vraiment fort. Et chaud. Il se brûla la langue, et but le breuvage en silence.

Deux minutes plus tard, il était dehors, dans la grisaille de ce matin de septembre.

Arrivé dans la rue, il mit quelques instants à se repérer avant de savoir comment rentrer chez lui dans son appartement de la Grev Magnigatan.

Auprès d'Ellinor Bergkvist. Sa sous-locataire, pour ainsi dire. La façon dont elle avait atterri chez lui demeurait un mystère.

Ils s'étaient rencontrés à l'époque où Hinde avait commencé à assassiner les conquêtes de Sebastian. Quand celui-ci s'en était rendu compte, il était allé la prévenir. À la suite de quoi elle s'était immédiatement installée chez lui. Il aurait dû la mettre à la porte sur-le-champ, quand l'enquête avait été bouclée. Mais elle était toujours là.

Sebastian avait gaspillé trop de temps à réfléchir à sa relation avec Ellinor. Mais il était sûr d'une chose.

Il ne l'aimait pas.

L'appréciait-il ? Non, même pas. Mais d'une certaine manière, il avait constaté qu'elle avait une influence positive sur sa vie, qui paraissait avoir recouvré une forme de normalité depuis son arrivée. Contre toute attente, Sebastian avait même apprécié sa compagnie. Ils cuisinaient ensemble. Traînaient au lit en regardant la télé. Baisaient. Souvent. Elle piaillait gaiement, roucoulait de plaisir. Quand il rentrait chez lui, elle l'accueillait en lui disant qu'il lui avait manqué. Il aurait préféré ne pas avoir à se l'avouer, mais en fait, pour la première fois

depuis des années, sa présence l'avait amené à considérer son appartement comme un chez-lui.

Un chez-lui dysfonctionnel, certes, mais un chez-lui.

L'utilisait-il ? Sans aucun doute. En fait, il se fichait complètement d'elle. Tout ce qui sortait de sa bouche entrait par une oreille et ressortait par l'autre. C'était un bruit de fond. Mais il fallait admettre qu'elle lui avait été d'une aide précieuse pendant sa convalescence. Pour être honnête, il ne savait pas s'il aurait survécu à sa pneumonie sans elle. Vendeuse dans un grand magasin, elle avait pris des congés pour être à ses côtés vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mais il avait beau lui en être reconnaissant, ça ne suffisait pas.

Ellinor était une aide ménagère et plus si affinités, prête à se sacrifier jusqu'à donner sa vie, et qui lui vouait une admiration sans bornes. Et bien que sa présence lui ait rendu la vie plus facile sur bien des plans, il ne la supporterait plus bien longtemps. Le quotidien et les habitudes qu'elle avait apportées n'étaient qu'une chimère. Un confort qui l'avait un temps arrangé, mais qui désormais lui tapait sur les nerfs.

Il était de nouveau sur pied, avait commencé à se rapprocher de Vanja, et avait selon toute vraisemblance retrouvé un travail. Au fond, tout cela ressemblait fort à un nouveau départ.

Il n'avait plus besoin d'Ellinor.

Elle devait s'en aller.

Mais il savait que s'en débarrasser ne serait pas si facile.

Shibeka Khan attendait. Comme d'habitude. Assise devant la fenêtre au troisième étage de son HLM délabré de Rinkeby. Dehors, le feuillage des arbres se teintait de couleurs mordorées, tandis que des enfants gambadaient entre les barres d'immeubles. Shibeka ne savait plus exactement depuis combien d'années elle était assise là à regarder ces enfants en train de jouer.

Les mêmes fenêtres, le même appartement, de nouveaux enfants. Le temps passait trop vite en dehors de ces quatre murs. Alors qu'à l'intérieur, il paraissait suspendu.

Elle appréciait ces moments après le départ des enfants, avant que la journée ne commençât vraiment. Elle était très active, avait de nombreux amis, travaillait en tant qu'aide-soignante, suivait un cours avancé de suédois et avait entamé une formation d'infirmière. Mais les jours où elle avait une matinée de libre, elle restait assise à la fenêtre et observait la vie dehors.

Si elle calculait, elle saurait précisément depuis combien d'années elle était assise là, elle le savait. Mais elle n'en avait pas la force. Elle ne supportait pas de se souvenir. Ses garçons étaient les témoins vivants du temps qui s'écoulait. Mehran était déjà en troisième. Eyer était

péniblement passé en cinquième, il avait moins de facilités à apprendre que son grand frère. Quand Hamid avait disparu, Eyer avait quatre ans, et Mehran à peine six. Shibeka se rappelait encore la joie de son aîné quand son père lui avait offert son premier cartable – noir avec deux bandes bleues – qu’il devait arborer le jour de la rentrée. Ses yeux noirs et rieurs qui rayonnaient de fierté parce qu’il était désormais un grand. Le père avait serré son fils dans ses bras. Une semaine plus tard, Hamid avait disparu. Comme volatilisé. C’était un jeudi. Un jeudi, il y avait très longtemps.

Bizarrement, elle avait l’impression qu’il lui manquait chaque année un peu plus. Pas aussi fort qu’au début mais... avec plus de mélancolie, de douleur.

Soudain, Shibeka s’en voulut. Voilà qu’elle était arrivée au même point que dans ses souvenirs. Ceux qu’elle arrivait à peine à supporter. Mais ses pensées se moquaient de ses états d’âme. Elles passaient outre toutes les tentatives de contrôle de Shibeka et la ramenaient inéluctablement à son passé. À ses amis, qui l’avaient aidée dans ses recherches. Aux questions et au désespoir de ses enfants. Au plus beau costume d’Hamid qu’elle avait déposé au pressing et qui, depuis, attendait désespérément qu’on vînt le chercher. C’était un tourbillon d’images et d’instant. Mus par l’espoir que les pensées puissent révéler quelque chose qui soit passé inaperçu, et qui pourrait tout expliquer. Mais elle était toujours déçue. Dans sa tête, elle avait déjà ressassé cent fois le même détail, revu les mêmes visages connus. Ça ne servait à rien.

Pour échapper à ce cycle infernal, Shibeka devait se changer les idées. On était vendredi, et elle savait qu'il arriverait bientôt. Ensuite, il ne se passerait plus rien pendant deux jours. En fait, elle n'espérait plus tellement recevoir de réponse, mais refusant de perdre espoir, elle avait continué de leur écrire. Elle avait travaillé son suédois, amélioré son écriture et appris le jargon administratif. Désormais, elle le maîtrisait tellement bien que beaucoup de ses amis lui demandaient de l'aide.

Ce fut alors qu'elle le vit. Le facteur.

Comme d'habitude, il longea le trottoir et commença sa tournée par l'entrée numéro 2, puis il continua par la 4 et la 6 avant d'atteindre la numéro 8. La sienne.

Elle attendit jusqu'à ce qu'elle le vît sortir du numéro 6, puis elle se leva lentement et gagna le couloir. Elle tenta de se faire la plus discrète possible, pas parce qu'il le fallait, mais parce qu'elle s'imaginait que le silence augmentait ses chances.

Jusque-là, sa stratégie ne s'était pas révélée très efficace.

Elle se posta devant la porte et prêta l'oreille. Au bout d'un moment, elle entendit le cliquetis métallique de la porte d'entrée qui s'ouvrait à l'étage inférieur. Par son

œilleton, elle le vit s'approcher de l'ascenseur et appuyer sur le bouton. Il commençait toujours par l'étage le plus haut, puis il descendait un étage après l'autre. C'était sa routine. La sienne consistait à rester dans le couloir sans piper mot.

C'était un moment quasiment sacré pour elle.

Elle s'en remettait à la volonté d'Allah.

C'était aussi simple que ça.

La fente de la boîte aux lettres émit alors un grincement presque assourdissant, et une pile d'imprimés de toutes les couleurs s'abattit sur le sol. Quand Shibeka se pencha d'un air concentré sur le tas de paperasses étalées sur la moquette du couloir, les bruits et le monde extérieur disparurent. Sous le prospectus hebdomadaire du supermarché se cachait une enveloppe blanche.

De la télévision suédoise.

Cette fois, Allah avait voulu qu'il en fût ainsi.

Ce n'était pas de sa faute.

Enfin si, mais c'était une erreur. Tout le monde pouvait se tromper. La colère de Maria était disproportionnée. Bien sûr qu'elle était fatiguée, mais qui ne l'était pas ? Et Karin n'avait pas fait exprès de lui imposer ce détour.

C'était une erreur.

Et ce, bien que tout ait été encore si beau quelques heures auparavant. Malgré la pluie.

Maria avait fêté ses cinquante ans en juillet, et à cette occasion, Karin lui avait offert une randonnée dans ces montagnes qu'on appelait le Fjäll, situé dans le fameux triangle du Jämtland qui reliait les stations de sports d'hiver de Storulvån, Blåhammaren et Sylarna.

Ces noms résonnaient comme des destinations de luxe. Un trek dans les montagnes, mais avec des randonnées faciles, c'était ainsi qu'elle se l'était imaginée. Pas trop d'efforts. Des excursions d'une journée suivies d'une bonne douche, d'un passage au sauna et d'un repas arrosé de vin dans une ferme auberge. Karin était déjà venue de nombreuses années auparavant et pour elle, cela avait été la combinaison parfaite. Une immersion dans la nature rehaussée d'une touche de luxe.

Du temps pour papoter.

C'était un beau cadeau. Et cher, par-dessus le marché. En comptant le voyage, l'hébergement et les repas pour deux, la somme était plus que rondelette. Mais Maria en valait la peine. Elle était sa meilleure amie depuis de nombreuses années, et elle avait toujours été là quand elle avait eu besoin d'elle, alors que d'autres s'étaient éloignés. Quand elle avait eu le cancer du sein, quand elle avait divorcé, à la mort de sa mère. Elles avaient déjà traversé pas mal d'épreuves toutes les deux. Elles avaient aussi vécu des moments de bonheur, mais n'avaient jamais fait de randonnées dans le Fjäll. Maria n'était jamais allée plus au nord que Karlstad. Il était temps.

Karin avait choisi la dernière semaine de la saison. Ainsi, elles évitaient la foule des estivants, et Maria avait eu assez de temps pour planifier le voyage et demander des congés. Karin espérait que l'automne serait déjà arrivé pour pouvoir se promener seule avec son amie sous le ciel bleu et dans une nature aux mille couleurs, afin que cette dernière pût voir la montagne sous son meilleur jour.

Elle n'aurait jamais imaginé qu'il pleuvrait des cordes à leur arrivée à Enafors.

Pourtant ce fut le cas.

— Il paraît qu'il fera beau la semaine prochaine, répondit le chauffeur du bus quand elles lui demandèrent quel temps il faisait là-bas.

— Est-ce qu'il va pleuvoir tout le week-end ?

— Oui, c'est ce que dit la météo, confirma le chauffeur d'un signe de tête.

— Ça peut changer rapidement dans le Fjäll, objecta

Karin pour lui remonter le moral quand elles montèrent dans le bus. Il fera sûrement beau, tu verras.

Elles atteignirent la station, s'installèrent à l'hôtel au confort simple mais douillet, firent une balade dans les environs, suivie d'une petite sieste, allèrent au sauna, puis se rafraîchirent dans un bassin d'eau thermale avant d'aller dîner au restaurant de la station. Elles s'offrirent un bon vin avec le dîner et une liqueur pour accompagner le café.

Le lendemain matin, elles se levèrent à sept heures. Après le petit-déjeuner, elles achetèrent de quoi pique-niquer et remplirent une bouteille thermos de café. Puis elles se mirent en route vers huit heures et demie. Il pleuvait dru, mais elles portaient toutes deux des bottes et un manteau de pluie bien chaud qui les protégeaient de l'humidité, en plus des vêtements de rechange dans leur sac.

Elles traversèrent la rivière et commencèrent leur randonnée dans la vallée verdoyante qui, d'après la carte de l'hôtel, portait le nom de Parken. Elles marchaient doucement. Bavardèrent, firent des pauses pour prendre des photos ou bien tout simplement pour admirer le paysage. Elles n'étaient pas pressées, n'ayant que douze kilomètres à parcourir entre la station de Storulvån et leur prochaine étape, Blåhammaren. Au bout de trois kilomètres, elles quittèrent la forêt de bouleaux et continuèrent en direction du plateau jusqu'au refuge d'Ulvåtjärn. Une fois là-bas, elles oublièrent carrément qu'il pleuvait toujours. Elles virent qu'après leur pause, il leur resterait une dernière longue montée à parcourir et prirent leur temps pour pique-niquer et boire leur café. Elles avaient fini par se dire que, plus tard, elles riraient de cette randonnée

désastreuse sous la pluie. Sans doute pas tout de suite, mais un jour peut-être...

Après la pause-café, elles continuèrent leur randonnée, parfois en silence, parfois plongées dans d'interminables discussions. Au bout d'une heure, elles aperçurent la station de Blåhammaren tout en haut de la crête. Elles décidèrent donc que la douche et le sauna auraient la priorité. Avec une vigueur nouvelle, elles gravirent la pente boueuse qui menait au sommet de la montagne.

Arrivées à quelques kilomètres du but, elles sortirent leurs gobelets de camping et burent plusieurs gorgées d'eau puisée dans le ruisseau. Plus tard, Karin ne parvint plus à se souvenir pourquoi elle avait sorti de son sac la chemise en plastique contenant la confirmation de leur réservation. C'était en plongeant la main dans son sac pour en extraire les fruits secs qu'elle avait, pour une raison qui lui échappait, éprouvé le besoin de jeter un coup d'œil à ces papiers.

D'abord, elle ne put réaliser ce qu'elle était en train de voir. C'était impossible. Elle reposa les yeux sur la feuille, comprit ce qui s'était passé et la replaça dans son sac tout en se demandant comment annoncer la nouvelle à Maria. Elle n'avait aucune explication, même bancale. Elle allait devoir dire la vérité.

— Putain de merde, gémit-elle pour souligner à quel point elle était elle-même désolée de ce qu'elle venait de constater.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Maria, la bouche pleine de noix de cajou. Si tu as oublié quelque chose, tu devras y retourner toute seule. Je suis déjà dans mon sauna, là.

— Non, je viens de jeter un coup d'œil à la réservation...

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'enquit Maria en replongeant sa tasse dans l'eau, avant de boire une dernière gorgée et de jeter le reste.

— En fait, on a pris le mauvais chemin.

— Pourquoi ? La station est juste là-haut, est-ce qu'on a loupé quelque chose ?

Maria refixa sa tasse sur son sac à dos pour se remettre en route. Karin prit son courage à deux mains.

— Oui, Blåhammaren est bien là-haut. Mais aujourd'hui, on doit aller à Sylarna.

Maria se figea, confuse.

— Mais tu n'as fait que parler de Blåhammaren. On devait marcher de Storulvån à Blåhammaren avant d'aller à Sylarna. Tu as toujours dit qu'on devait faire comme ça.

— Oui, je sais, c'est aussi ce que j'avais toujours en tête, mais sur la feuille, il est écrit qu'on a une réservation pour ce soir à Sylarna et seulement demain à Blåhammaren.

Maria n'en croyait pas ses oreilles. Pas maintenant. Pas alors qu'elles n'étaient plus qu'à quelques encablures du but. C'était une blague. C'était forcément une blague.

— Désolée !

En voyant le regard de Karin, Maria comprit que son amie ne plaisantait pas. Mais peut-être n'était-ce pas si grave ? Elles avaient marché une portion de chemin dans la mauvaise direction. Peut-être n'auraient-elles que quelques kilomètres à parcourir dans l'autre sens.

— Sylarna est à combien de kilomètres ?

Karin hésita. Elle voyait bien que Maria était énermée. Mais dire que ce n'était "pas très loin" ne servirait à rien. Encore une fois, il ne lui restait plus que la vérité.

— Dix-neuf kilomètres.

— Dix-neuf kilomètres ? Tu plaisantes ?

— Non. Mais on n'est pas encore arrivées à Blåhammaren, il y en a peut-être seulement dix-huit, ou dix-sept.

— Mais ça fait encore au moins quatre heures de marche !

— Je suis désolée.

— On a combien de temps avant la tombée de la nuit ?

— Je ne sais pas.

— Merde ! J'y crois pas ! Mais on ne peut pas passer la nuit ici ce soir et aller demain à Sylarna ? On va changer la réservation. C'est sûrement possible, non ?

L'espace d'un instant, Karin sentit un énorme soulagement. Bien sûr. C'était la meilleure idée du monde. Maria était intelligente. Avec l'assurance que le problème serait très vite résolu, elle ressortit la confirmation de réservation de son sac, ainsi que son portable.

Mais aucun changement n'était possible. Toutes les chambres étaient réservées car le dernier week-end de la saison, la station connaissait un pic de fréquentation. Si elles avaient eu un sac de couchage et un matelas de camping, elles auraient pu dormir dans la grange. Et deux places étaient encore libres au restaurant après vingt et une heures trente. Karin et Maria pesèrent le pour et le contre, mais Maria finit par conclure d'un ton sec qu'elle n'avait "aucune envie de dormir dans une putain de grange", avant de remettre son sac à dos sur ses épaules et de repartir.

Au début, Maria n'avait plus voulu adresser la parole à Karin, mais au bout d'un moment, elle en était en fait tout simplement devenue incapable. Sous la pluie battante, son teint vira au grisâtre et sa peau pendait comme si tous ses muscles faciaux avaient déclaré forfait. Elle paraissait épuisée et ne réagissait presque plus aux paroles de son amie. Karin tentait de rester de bonne humeur, mais elle peinait de plus en plus.

Ce n'était pas de sa faute.

Ou bien si, en fait, oui, mais c'était une erreur.

— Attends, faisons une petite pause, proposa Karin après une heure et demie de marche.

— Bon sang, mais pour quoi faire ? Mieux vaut continuer de marcher, on aura peut-être une chance d'arriver un jour.

— Prends quelques noix, ça te donnera un peu d'énergie. Je dois remplir ma bouteille, dit Karin en désignant le cours d'eau qui se trouvait quelques mètres en contrebas.

— Tu n'arriveras jamais à descendre.

— Bien sûr que si.

Karin s'efforçait d'avoir une attitude positive pour ne pas conforter Maria dans ses rouspétances. En se dirigeant vers le talus, elle espérait que son amie serait de meilleure humeur après un bon repas et une bonne nuit de sommeil, et que leur voyage n'était pas désespérément fichu.

Maria avait raison : descendre ne serait pas facile, la pente était assez raide. Mais pas impossible.

Alors que Karin faisait encore un pas en avant, le sol se déroba sous ses pieds. Elle tomba et chercha désespérément à se retenir. Sa main gauche attrapa quelque

chose qui se brisa, et elle dévala la pente boueuse couverte de terre et de cailloux. Elle se cogna le genou droit avant d'arrêter sa course en bas de la pente, à quelques mètres du ruisseau.

— Mon Dieu ! Tout va bien ? Tu es blessée ? entendit-elle Maria crier, inquiète.

Karin se releva péniblement et tenta de bouger chacun de ses membres. Sa parka beige donnait l'impression qu'elle avait participé à une dizaine de combats de boue, mais son corps paraissait indemne.

— Tout va bien !

— C'est quoi, ces bâtons dans ta main ?

Elle avait quelque chose dans la main ? Karin y jeta un œil et poussa un cri d'effroi.

Une main.

Une main de squelette.

Les petits bâtons étaient les os d'un avant-bras qui s'étaient détachés au niveau du coude. Elle leva les yeux vers le talus qu'elle venait de dévaler. Quelques mètres au-dessus d'elle dépassait le reste du bras, à côté d'un crâne pris dans la glaise.

À présent, Karin avait la certitude que le séjour était bien fichu.

Ellinor Bergkvist.

Valdemar Lithner poussa un profond soupir. Elle était venue le voir pour la première fois environ deux mois auparavant, après avoir demandé un rendez-vous *via* le standard de l'entreprise. Apparemment, elle avait insisté pour ne voir que lui. Mais la raison de sa venue était restée plutôt obscure, et la situation n'avait pas fondamentalement évolué au fil de leurs rendez-vous. Elle voulait se faire conseiller sur la manière de monter une affaire. Mais bien qu'il lui eût apporté toute l'aide possible, rien ne s'était passé. Ellinor paraissait en être toujours au même point que lors de leur premier entretien. Il lui avait donc demandé pourquoi elle avait tenu à le voir lui en particulier. Elle lui avait répondu qu'un de ses amis le lui avait recommandé. Quand Valdemar l'avait interrogée sur l'identité de cet ami, elle était restée vague et avait changé de sujet. Et ce n'était pas la première fois. Et il avait fini par constater qu'il y avait beaucoup de questions auxquelles elle n'avait pas de réponse. Par exemple en ce qui concernait le type d'entreprise qu'elle souhaitait créer.

Mais aujourd'hui, il avait décidé que ce serait leur dernier rendez-vous, et Ellinor Bergkvist sortirait de sa vie

pour toujours. En se dirigeant vers la porte, il tâta son dos endolori et tenta de s'étirer autant que faire se pouvait. Il ouvrit la porte qui donnait sur la petite salle d'attente. Quand elle le vit, elle bondit du canapé.

— Bonjour, madame Bergkvist. Je vous en prie, entrez.

— Merci.

Elle lui sourit. Il lui fit signe d'entrer dans son bureau, et elle retira son manteau avant de s'asseoir en face de lui, son grand sac à main sur les genoux.

— J'ai apporté les formulaires que vous m'aviez donnés... commença-t-elle en fouillant dans son sac.

— Madame Bergkvist, l'interrompt Valdemar d'un ton qui la fit sursauter et relever subitement la tête. Je ne crois pas que vous devriez rester cliente chez nous.

Ellinor se raidit. Avait-il des soupçons ? Avait-elle commis un faux pas ? S'était-il rendu compte qu'elle n'était absolument pas là pour demander conseil mais... oui, au fait, pourquoi était-elle là ? Elle avait seulement voulu voir à quoi il ressemblait. Comment il était. Comme c'était excitant d'être assis en face d'un criminel qui avait menacé son amoureux et qui était mouillé dans une affaire de criminalité financière de grande envergure, voire à un meurtre.

Quand elle avait emménagé chez son chéri, Sebastian, elle avait trouvé par hasard un sac en plastique rempli de papiers. Quand elle lui en avait parlé, Sebastian avait paru très nerveux et lui avait demandé de le jeter. Et même de le détruire.

Ce qu'elle n'avait pas fait.

Elle avait tout lu. Et en lisant, elle avait repéré un nom qui revenait sans cesse – Daktea Invest –, et compris

que Valdemar Lithner était définitivement mouillé dans des activités criminelles. Quelqu'un qui trempait dans le scandale Daktea, dont les journaux avaient fait leurs gros titres quelques années auparavant, ne pouvait pas être innocent. Ellinor en était persuadée.

Une fois, alors que Sebastian était cloué au lit avec une pneumonie, elle s'était discrètement renseignée sur Valdemar. Lui avait juste demandé qui il était, sans plus. Sebastian s'était emporté, avait voulu savoir où elle avait entendu ce nom et ce qu'elle savait. Elle avait dit la vérité, qu'elle avait simplement jeté un œil au contenu du sac qu'il lui avait demandé de détruire. Et elle avait ensuite dû répondre par un mensonge.

Quand il lui avait demandé si elle s'en était débarrassée.

En même temps, la vive réaction de Sebastian avait confirmé ses soupçons. Sebastian avait peur de ce Lithner. Elle aidait donc bien Sebastian en menant sa petite enquête sur lui dans l'espoir de le coincer. Mais maintenant, son travail de détective paraissait prendre fin.

— Pourquoi ne devrais-je plus faire appel à vos services ? demanda Ellinor en s'avançant sur sa chaise, prête à fuir au cas où Valdemar deviendrait violent.

— Je ne crois pas pouvoir vous aider. C'est notre quatrième rendez-vous, et vous n'avez même pas encore créé votre entreprise !

— J'ai eu quelques contretemps...

— Vous savez quoi ? Vous allez créer votre entreprise et quand vous aurez accompli toutes les formalités, vous reviendrez, et nous ferons le point pour voir dans quelle mesure nous pourrions vous aider.

À son grand étonnement, Ellinor hocha la tête et se leva.

— Oui, c'est sûrement la meilleure chose à faire.

Valdemar se leva à son tour. Il s'était attendu à plus de résistance. Après tout, elle avait déjà passé plus de six heures dans son bureau sans en tirer le moindre bénéfice. Il ne savait pas exactement pourquoi, mais cela aurait collé au personnage.

Mais il la vit prendre le manteau posé sur le dossier de la chaise et se diriger vers la porte.

— En tout cas, je vous remercie. Ça m'a quand même bien aidée, dit-elle en appuyant sur la poignée.

— Merci, content d'apprendre que j'ai pu vous aider.

Ellinor lui sourit encore une fois, et sortit en refermant la porte derrière elle. Arrivée à la réception, elle se mit à paniquer en revêtant son manteau. L'avait-il percée à jour ?

Elle inspira profondément. Se calma et considéra la situation avec objectivité. Officiellement, elle habitait toujours à son ancienne adresse, il n'y avait donc aucun moyen de la relier à Sebastian Bergman, à moins que Lithner ne l'eût suivie. Mais cela paraissait peu probable. Il disait sûrement la vérité : il avait seulement l'impression de ne pas pouvoir l'aider. Il était temps qu'un professionnel prît le relais. Sebastian n'avait pas besoin de savoir qui était à l'origine de la neutralisation de Valdemar Lithner. Ce serait son cadeau secret. Sa preuve d'amour.

Après cela, plus rien ne menacerait leur idylle.

Shibeka faisait les cent pas dans son appartement. Elle était excitée mais en même temps, elle avait tellement attendu ce moment que maintenant qu'il était enfin arrivé, elle en était presque angoissée. Elle s'assit et jeta encore un coup d'œil à la lettre. Le texte ne prenait même pas la moitié de la page. Étrange que quelque chose d'aussi important pût tenir en si peu de lignes.

Chère Madame Khan,

Nous vous remercions pour votre lettre, et vous prions de nous excuser pour la réponse tardive. Après analyse des informations que vous nous avez transmises, j'aimerais pouvoir vous rencontrer dans le cadre d'un entretien informel afin de mieux comprendre votre histoire et de réfléchir à la manière de traiter le sujet de la disparition de votre mari.

Merci de prendre contact avec nous dans les plus brefs délais.

Cordialement,

Lennart Stridh

Reporter

Rédacteur de Complément d'enquête

Au bas de la page se trouvaient une adresse et plusieurs numéros de téléphone, sûrement ceux du standard de la rédaction. Elle reposa doucement la lettre sur la table. Devait-elle en parler à ses fils ? Sûrement que non. Elle avait elle-même vécu trop d'espoirs déçus au cours de ces dernières années. Elle devait protéger ses enfants. Il était déjà assez douloureux pour eux de devoir grandir sans père. Et pourtant, elle hésitait. Pourrait-elle vraiment gérer cela toute seule ? Elle relut la lettre, comme si celle-ci pouvait lui fournir une réponse, mais cela ne fit que soulever de nouvelles questions. Que signifiait "informel" ? Était-ce juste une formule censée souligner que l'homme ne souhaitait pas s'engager ? Comment la rédaction aborderait-elle son histoire ? Devait-elle rencontrer cet homme seule ? Ses proches n'apprécieraient pas. Et ils auraient raison. D'un autre côté, elle ne voudrait y aller avec aucun d'entre eux. Elle n'en serait que plus intimidée, car ils prendraient la parole à sa place et feraient en sorte qu'elle se tût. Et tous ces efforts n'auraient servi à rien. Elle ne voulait pas que cela arrivât. Elle voulait tout raconter elle-même, du début à la fin. Ses amis savaient bien qu'elle n'abandonnait jamais le combat. Mais comprendraient-ils qu'une femme pût rencontrer un inconnu seul à seul en Suède sans respecter tout le cérémonial de l'honneur ? Elle en doutait.

Personne ne devait savoir. Elle alla dans le couloir et s'assit à côté du téléphone sans fil noir qu'ils avaient acheté ensemble, Hamid et elle, dans le grand magasin qui s'appelait maintenant "Bromma Blocks" et qui proposait un choix d'appareils électroniques qu'ils n'avaient jamais vus auparavant. Un mur entier couvert

de télévisions aux images mouvantes. Rayon après rayon, des milliers d'emballages contenant divers objets allant du casque audio au lecteur de DVD. Hamid et elle s'étaient regardés et s'étaient amusés ensemble d'avoir cru avoir de l'argent alors qu'ils possédaient si peu.

Ils avaient acheté un téléphone et la télévision la moins chère qu'ils avaient pu trouver. Saïd les avait accompagnés chez eux avec leurs nouvelles acquisitions. Elle se souvenait encore, alors qu'elle se tenait assise sur la banquette arrière, d'avoir caressé du bout des doigts le carton blanc avec l'image du téléphone. Son impatience de l'ouvrir. De pouvoir tenir l'objet entre ses mains.

Ils avaient essayé pendant de nombreuses soirées de joindre leurs proches à Kandahar en Afghanistan. Mais ils avaient toujours eu des difficultés. Les téléphones portables des autres fonctionnaient rarement, et quand on y parvenait, la communication pouvait être interrompue à tout moment. Toutefois, repenser à ces moments lui faisait chaud au cœur.

Les appels à la maison.

Les voix chaleureuses en arrière-plan.

Hamid et elle, assis l'un à côté de l'autre. Elle préparant du thé pendant que lui composait tous les numéros de téléphone possibles, tous deux espérant ensemble. Ils parvenaient rarement à joindre qui que ce fût, mais quand c'était le cas, ils criaient de joie en chœur, et elle collait le combiné contre son oreille pour entendre le moindre mot qui lui parvenait du pays. Et il la laissait faire. La laissait écouter. Tout en lui souriant. Lui caressant la main tandis qu'elle écoutait les voix.

Hamid. Son mari.

À présent, c'était elle qui prenait le téléphone et qui le fixait. Elle ne l'utilisait plus très souvent désormais. Quand elle avait des nouvelles de chez elle, c'était rarement elle qui faisait la démarche ; c'était plutôt chez des amis, quand elles se retrouvaient entre femmes dans la cuisine pendant que les hommes parlaient dans le salon. Ce n'était pas la même chose. Pas du tout. Mais elle n'arrivait pas à prendre l'initiative d'appeler, car les gens demandaient à parler à son mari, pas à elle. C'était ainsi.

Elle composa l'un des numéros écrits sur la feuille. Un numéro de portable. Les Suédois répondaient quasiment toujours à leur portable, elle le savait. Au bout de la deuxième sonnerie, elle entendit une voix masculine.

— Oui, Lennart Stridh ?

D'abord, elle n'osa pas parler. Elle avait sûrement espéré qu'il ne répondrait pas pour pouvoir davantage se préparer à la conversation. Mais l'homme au bout du fil attendait une réponse.

— Allô ? Allô ! Y a quelqu'un ?

Elle devait répondre, mais sa voix semblait la lâcher.

— Bonjour, mon nom est Shibeka Khan. Vous m'avez envoyé une lettre.

— Excusez-moi ? Je ne vous ai pas bien comprise.

Elle décida de prendre son courage à deux mains avant que l'homme ne perdît patience.

— Une lettre. J'ai reçu une lettre de vous. Mon nom est Shibeka Khan.

Elle entendit qu'elle avait éveillé sa curiosité.

— Oui, bonjour. Merci de m'avoir appelé, dit-il avec un nouvel élan dans la voix. Comme je vous l'ai écrit, nous nous intéressons à la disparition de votre mari. Je

ne peux rien vous promettre, mais nous trouvons que l'affaire mérite d'être examinée.

L'homme parlait si vite qu'elle ne comprenait pas tout. Mais au moins, elle avait capté le mot "intéresser". Alors, elle fit comme si elle avait entendu le reste aussi. Elle sentit que c'était important pour que l'homme ne la jetât pas directement au panier.

— Bien.

— Pouvons-nous nous rencontrer ?

— Maintenant ?

— Non, pas maintenant. Mais...

Silence. Shibeka crut l'entendre feuilleter dans un agenda.

— Lundi à onze heures ? Ça marche ?

Marcher. Elle réfléchit. Ses collègues disaient souvent "ça marche". Cela ressemblait à "ça va", se dit-elle. Elle comprenait. Mais soudain, elle commença à trembler.

— Je ne sais pas.

L'homme se tut un instant avant de poursuivre :

— Vous ne savez pas, ou vous ne pouvez pas ?

— Je ne sais pas. Je crois.

Shibeka n'était pas sûre de pouvoir l'expliquer. Elle le voulait, mais cela ne lui semblait pas convenable.

— Vous voulez dire, que nous nous rencontrions, juste vous et moi ? À moins que vous ne souhaitiez la présence d'un interprète. Mais je n'ai pas l'impression que ce soit nécessaire. Vous parlez très bien suédois.

— Merci, je fais de mon mieux.

Elle hésita. Dans le monde de Lennart Stridh, il n'y avait rien de condamnable à ce qu'une femme seule rencontrât un étranger. Et c'était dans ce monde qu'elle

vivait. Shibeka inspira profondément et prit son courage à deux mains.

— Où ?

— Il y a un café en face de chez Åhléns, près de la gare centrale. Le Boléro.

Un café. Bien sûr. Les Suédois buvaient tout le temps du café. En fait, elle aurait dû sortir un stylo et un bloc-notes. Mais elle pouvait au moins retenir un café et un nom qui commençait par B.

— Comment s'appelle le café, dites-vous ?

— Boléro. En face du Åhléns du centre-ville.

— Merci.

— À onze heures ?

— Onze heures. D'accord.

Elle se sentait stupide de répéter tout ce que l'homme disait, mais il ne semblait même pas le remarquer.

— À lundi alors ! lança-t-il, avant de mettre fin à la conversation.

Shibeka resta un moment assise sans un mot avant de raccrocher à son tour. La prise de contact s'était mieux passée que tout ce qu'elle aurait pu imaginer.

C'était le même appartement, mais plus tout à fait. Rien n'avait bougé. Les meubles étaient toujours à la même place. Les lattes du plancher de la cuisine craquaient toujours au même endroit quand elle allait prendre son petit-déjeuner. Même les plantes aux fenêtres continuaient de pousser comme si de rien n'était. Mais Ursula ne se sentait plus chez elle. Elle avait l'impression d'être dans un endroit inconnu, bien qu'elle connût le moindre centimètre carré de l'appartement. Peut-être étaient-ce les bruits qui lui manquaient, ou bien son

costume qu'il posait nonchalamment sur le dossier de la chaise, ou encore la machine à café qui n'était plus allumée quand elle rentrait à la maison. Elle ne le savait pas. Elle tentait désespérément de reconstituer les pièces du puzzle et de trouver une explication logique pour minimiser les faits.

Finalement, cela ne faisait pas une grande différence. La plupart des bruits dans l'appartement avaient déjà disparu quand Bella était partie pour Uppsala et à l'époque, cela ne l'avait pas dérangée non plus, tentait-elle de se convaincre. Et ces dernières années, sa relation avec Mikael avait tourné à vide, se répétait-elle. Si on regardait honnêtement les choses, ils s'étaient éloignés tous les deux. Le fait qu'un couple se sépare, que chacun aille vivre de son côté et trouve un nouveau partenaire n'était pas nouveau. Ce qui s'était passé n'avait rien d'exceptionnel.

Mais toute la logique du monde ne pouvait adoucir ce qui la rongeaient de l'intérieur. Ce n'était pas la solitude qui lui pesait. Elle pouvait s'en accommoder. C'était la manière dont cela s'était passé. Le fait que ce soit lui qui l'ait quittée. Elle avait du mal à avaler cette incongruité. Il aurait dû se battre pour elle.

Au lieu de disparaître comme ça.

Pas Mikael.

Si l'un d'entre eux devait quitter l'autre, c'était elle.

Et pourtant, c'était lui qui l'avait fait. Sans même essayer de sauver leur relation. Et ce, apparemment sans l'ombre d'un regret. Avec une rapidité et une résolution qu'elle ne lui connaissait pas.

Il avait dit avoir suspendu sa relation avec l'autre femme. Suspendu, mais pas rompu. Il avait voulu faire une pause

pour régler les choses avec Ursula avant de prendre un nouveau départ. Mais en fait, ce n'était pas tout à fait vrai. Il ne voulait rien régler ; il voulait seulement lui annoncer cette nouvelle, lui présenter ses excuses et disparaître.

Auprès d'elle.

Amanda.

Il avait été très raisonnable, à la fois doux et ferme. Ne lui avait laissé aucune chance de retrouver le chemin de son cœur, cette porte étant dorénavant close. Il lui avait pris la main pour la consoler, quand il lui avait raconté l'inévitable. Elle avait eu le sentiment qu'il omettait délibérément les détails susceptibles de la blesser sans avoir peur de reculer devant la vérité.

À ce moment-là, Ursula l'avait aimé.

Ou bien l'avait cru. C'était un sentiment qu'elle n'avait jamais ressenti auparavant. Fort et contradictoire. Comme s'il y avait soudain de nouvelles lettres dans l'alphabet dont elle avait jusque-là ignoré l'existence.

Elle avait voulu crier. Lui jeter des choses à la figure. L'embrasser. Le supplier. Mais elle n'avait été capable de rien de tout cela. Elle avait ressenti un mélange paralysant d'amour, de colère et d'étonnement. Elle était donc tout simplement restée assise et avait hoché la tête. Lui avait pris la main et avait dit qu'elle comprenait, alors qu'en réalité, elle ne comprenait rien du tout.

Il avait encore habité avec elle quelque temps, mais il avait progressivement déménagé ses affaires, et ses visites s'étaient espacées de plus en plus, jusqu'à cesser complètement. Il avait déménagé.

L'avait quittée.

Mikael et elle avaient déjà surmonté bien des épreuves. L'alcoolisme de Mikael et sa propre incapacité à exprimer de l'affection avaient été les principaux défis qu'ils avaient eu à relever. Trouver le bon moment pour se rapprocher quand leurs différences s'assemblaient, tels deux morceaux de puzzle.

Mais cette fois, c'était différent.

Il était amoureux, avait-il dit.

Pour la deuxième fois de sa vie. Et cette fois, d'une femme qui donnait quelque chose en retour.

Ursula savait qu'elle n'avait aucune chance contre cela. Elle l'avait donc laissé partir.

Les jours qui avaient suivi sa conversation avec Mikael, Ursula n'avait plus quitté l'appartement. Elle en était incapable. Passé le premier choc, il y avait tant de questions et de choses à régler. Sa plus grande préoccupation était de savoir comment l'annoncer à Bella, et surtout qui s'en chargerait. Plus elle y réfléchissait, plus Ursula avait le sentiment que cette tâche lui incombait. Sinon, il se pourrait qu'en plus de son mari, elle perdît aussi sa fille. Bella avait toujours été la "fille de son papa" et durant toutes ces années, ils avaient toujours été très complices. Bien sûr, Ursula aussi avait été présente. Mais un peu plus discrètement. Épisodiquement.

Quand elle ne travaillait pas.

Quand elle et Bella n'étaient pas encore en train de se disputer, comme elles le faisaient si souvent.

Quand Ursula le voulait et qu'elle faisait des efforts. Mais seulement dans ce cas.

Toujours selon ses conditions.

Elle avait essayé d'écarter cette dernière pensée, mais à présent, elle réapparaissait, dans cet appartement vide et étranger.

Elle était seule maintenant.

Soudain, Ursula réalisa qu'elle devait construire un nouveau lien avec Bella. Un lien plus authentique. Un lien personnel, dans lequel elle ne suivrait pas seulement le sillage de Mikael. Elle ne pouvait plus se cacher derrière lui.

Elle était seule.

Être celle qui l'annoncerait à leur fille serait peut-être déjà un début. En tout cas, c'était ce qu'elle croyait. Ursula appela Mikael et lui demanda à pouvoir parler elle-même à leur fille. Il accepta immédiatement, trouva même que c'était une bonne idée.

À cinquante ans, elle se retrouvait donc devant une mission qu'elle n'avait jamais réussie auparavant.

Entrer en contact avec sa fille.

Comme une mère.

Une vraie mère.

Il lui avait fallu une journée avant d'oser téléphoner à Bella.

Elles s'étaient donné rendez-vous dans un café situé à quelques pas de l'université. Bella avait proposé d'aller dans l'un de ceux qui faisaient partie d'une chaîne américaine, où étaient proposés d'énormes morceaux de gâteau et du café servi dans des gobelets en carton. Ursula était arrivée en avance, avait commandé un *latte macchiato* et s'était assise près de la fenêtre. Elle regardait les passants et les voitures défiler. Il était tard dans la matinée,

et l'endroit était à moitié vide. Ursula trempait les lèvres dans son café chaud tout en tentant de rassembler ses pensées qui partaient dans tous les sens. Mais quand elle y parvenait, une seule question l'obsédait : allait-elle perdre Bella ? Tout cela était-il de sa faute ? Pourquoi ne pouvait-elle pas être comme les autres mères ? Pourquoi ne pouvait-elle pas... .

Soudain, Bella fut derrière elle. Ursula ne l'avait pas vue arriver.

— Bonjour, maman.

Ursula se retourna et tenta de sourire, mais elle ne sembla pas y parvenir. Le visage de Bella prit une mine sérieuse, et elle se rassit.

— Que s'est-il donc passé ? Tu es toute pâle.

Et Ursula commença à raconter. Tenta de lui expliquer de manière objective, sans rejeter la faute sur Mikael. Elle lui présenta la séparation comme une décision prise d'un commun accord. Comme quelque chose de responsable et mûrement réfléchi. Elle n'était peut-être pas très crédible. Mais Ursula avait l'impression de faire pour le mieux. Elle ne devait pas obliger Bella à prendre parti pour l'un ou pour l'autre. Car dans ce cas, elle savait exactement qui sa fille choisirait.

Elles se promenèrent dans le centre-ville. Ursula ne se souvenait pas de la dernière fois qu'elles s'étaient promenées ensemble. Sa fille était grande maintenant. Intelligente, adulte et responsable. Sa présence avait quelque chose de si authentique que la tension d'Ursula se dissipa immédiatement, et elle put profiter du moment. Elle avait l'impression qu'elles n'avaient jamais été aussi proches.

Même lorsqu'elles se tenaient sur le quai devant le train qui devait ramener Ursula à Stockholm. Juste avant d'arriver à la gare, Bella lui demanda si elle ne préférerait pas passer la nuit chez elle, elle pourrait lui préparer un lit dans le salon. L'espace d'une seconde, Ursula hésita et se demanda si elle ne devait pas surprendre Bella en acceptant sa proposition. Mais elle n'osa pas. Jusque-là, leur entrevue avait dépassé toutes ses espérances, et elle ne voulait pas se montrer envahissante. Elle prétextait avoir encore du travail, mais promit de revenir la voir bientôt. Très bientôt.

— Ça va aller ? demanda Ursula en réprimant le réflexe de passer une main sur la joue de sa fille.

— Oui, bien sûr.

Bella se pencha et la serra dans ses bras. Là non plus, Ursula ne pouvait pas se rappeler la dernière fois que cela s'était produit. Il y avait longtemps, en tout cas.

— Je ne suis pas aussi surprise que tu le penses, dit alors Bella.

Ursula se figea. Une petite voix intérieure lui dictait de ne pas répondre et de se contenter de sourire. Sourire et monter dans le train. Garder tous les sentiments positifs. Mais elle n'écouta pas cet avertissement.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ben, il m'arrive de temps en temps de parler avec papa...

Bella détourna le regard, visiblement gênée. Ursula tenta de comprendre ce que signifiait la réponse de Bella. Elle n'y voyait qu'une seule explication.

— Tu savais qu'il avait quelqu'un d'autre ?

— Non. Bien sûr que non.

— Mais tu savais qu'il avait l'intention de me quitter ?

— Non, non. Absolument pas. Je te jure que je n'en savais rien.

— Mais tu viens de dire que tu n'étais pas surprise. Ça veut dire que tu t'y attendais.

— Maman...

— Que tu peux comprendre qu'il me quitte parce que je suis quelqu'un avec qui... quoi, en fait ? Avec qui on ne peut pas vivre ?

— Maman, non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Tu m'as mal comprise.

Ursula vit les yeux de sa fille se remplir de larmes. Bella tendit la main vers elle, mais elle recula d'un pas puis, après un dernier regard, tourna les talons et monta dans le train.

— S'il te plaît, reste, cria Bella. Prends le train suivant, on pourra en parler calmement !

Mais elle n'était pas restée. N'avait pas pris le train suivant. N'avait rien osé faire. Au fond d'elle, une voix lui disait que Bella avait totalement raison.

Comme d'habitude, Ursula s'était réfugiée dans son travail, sans rien dire à personne. Mais que devait-elle raconter ? Que son mari l'avait quittée ? Jamais. Elle n'était pas du genre à confier ses problèmes et ses états d'âme devant une tasse de café et un morceau de gâteau. Son collègue le plus proche était Torkel, et comme il était à la fois son chef et son amant, elle ne pouvait en aucun cas se confier à lui. Il risquait de mal interpréter ses paroles et d'espérer que leur liaison évoluât vers

quelque chose de plus sérieux. Tant que Mikael était dans sa vie, Torkel lui-même avait également eu des réticences à approfondir leur relation. S'il venait à apprendre que Mikael était parti, il changerait sûrement d'attitude. Alors, elle décida de ne rien lui dire. Faire semblant que tout allait bien était plus facile qu'elle ne l'aurait cru.

Elle tenta de se concentrer sur son travail, ce qui se révéla difficile. Sans enquête en cours, l'équipe était dans une phase d'attente, mais Ursula venait tout de même au bureau à la première heure, jour après jour. Elle faisait du rangement, triait des documents et archivait les anciens dossiers. Elle pouvait y passer une semaine. Elle tournait à vide.

Ursula savait que Vanja aussi était frustrée durant ces périodes de transition, elle non plus n'était pas faite pour mener une vie tranquille. Mais elle venait de présenter sa candidature auprès du FBI pour suivre une formation de profilage aux États-Unis, et passait tout son temps à se préparer aux épreuves de sélection. Ursula la voyait à peine et quand c'était le cas, sa collègue avait le nez plongé dans ses livres ou collé à l'écran de son ordinateur.

Après l'enquête interne sur son coup de feu qui avait tué Edward Hinde, Billy avait été autorisé à reprendre du service, mais il ne venait presque jamais au bureau. La rumeur disait qu'il avait une nouvelle copine.

Ursula trouva son sauveur en la personne de Sven Dahlén, un ex-collègue du laboratoire national d'analyses criminelles recruté au sein de la toute nouvelle section "Cold Case" de la Crim', dont la création avait été saluée dans la presse. Il y avait déjà eu une section de ce genre en Scanie, une grosse unité composée de six

enquêteurs, dont Sven. On voulait reproduire le même succès au niveau national, et Sven avait été choisi pour prendre la tête du secteur des analyses criminelles.

Son nouveau bureau se trouvait juste en dessous de celui de la Crim', et ils partageaient le même laboratoire.

Ursula se trouva toutes sortes de choses à faire à l'étage en dessous. Passait devant le bureau de Sven. Lui demandait s'il avait envie de prendre un café.

Bavardait avec lui.

S'intéressait à ses affaires et lui donnait des conseils.

Faisait en sorte de se retrouver régulièrement près de son bureau.

Et un jour, la première question émergea.

Il s'agissait d'un meurtre à Haninge. Commis il y a huit ans. Pouvait-elle l'aider ?

Bien sûr qu'elle le pouvait.

Torkel remarqua son petit manège, mais il ne formula aucune remarque. Il valait mieux qu'Ursula fût occupée plutôt qu'elle tournât en rond comme un lion en cage en attendant la prochaine victime sur laquelle elle pourrait se défouler. Il n'émit donc aucune protestation quand elle commença, sans même lui en demander la permission, à travailler dans le service de Sven.

Elle y passait toutes ses soirées. Arrivait de bonne heure. Y passait tout son temps.

Sven lui dit de rentrer chez elle. Elle devait s'occuper de sa famille. Ursula mentit et prétendit que cela ne posait aucun problème. Il n'y avait que Mikael et elle, et ce dernier la comprenait.

Elle avait toujours mené sa carrière comme ça, assurait-elle avec le sourire.

Alors elle continua de travailler tout en sachant qu'elle se servait de son travail comme bouclier contre tout ce qui l'entourait.

Alexander Söderling se leva de son luxueux fauteuil ergonomique et alla pensivement vers la fenêtre. Malgré l'heure tardive, quelques flâneurs arpentaient encore la Drottningsgatan. Il jeta un coup d'œil à sa montre. Les enfants dormaient, Helena aussi. Il n'avait pas vu un seul membre de sa famille aujourd'hui.

Toute la journée n'avait été qu'une succession de réunions. Ses affaires tournaient assez bien, et depuis assez longtemps. L'entreprise croissait, et avec elle la charge de travail.

Aux environs de dix-huit heures, il était revenu dans son bureau et avait hésité à tout laisser tomber pour le reste de la journée. Rentrer chez lui. Accompagner Selma à son cours d'équitation et rester pour la regarder s'entraîner pour une fois. Il ignorerait la pile de papiers que son assistante avait déposée sur son bureau, mais vérifierait quand même sa boîte mail une dernière fois. De cette façon, il raterait sûrement le cours d'équitation, mais pas la soirée avec sa femme.

Quarante-cinq minutes plus tard, il avait terminé. Satisfait, il jeta un coup d'œil aux dernières actualités sur Internet avant de rentrer chez lui.

À la une, le premier titre annonçait :

UN CHARNIER DANS LE FJÄLL

L'article ne disait pas grand-chose. Deux randonneuses étaient tombées sur un os, au sens littéral du terme. Plusieurs cadavres, enterrés là depuis longtemps. Alexander chercha d'autres articles. Les mêmes informations, rédigées sous une autre forme. Aucune précision sur le nombre de victimes, leur identité, ni le temps qu'elles avaient passé enterrées là. Il expira, tenta de se calmer et de clarifier ses pensées.

On les avait trouvés.

Ou bien ?

Si, ce devait être eux. Combien de charniers pouvait-il bien y avoir dans le Jämtland ?

Il se chercha une tasse de café. Il ne pouvait pas rentrer chez lui maintenant. Il but son café debout devant la fenêtre tout en regardant la Drottningsgatan et se rassit devant l'ordinateur. Il surfa encore une heure sur Internet pour voir si les articles seraient actualisés, mais rien ne se passa. Sans doute de nouvelles informations arriveraient-elles le lendemain. La question était de savoir ce qu'il devait faire à présent. Appeler ? Informer ? Ils étaient sûrement déjà au courant. Mais s'il ne se manifestait pas, on risquait de lui reprocher son inconséquence. En fin de compte, il se dit que c'était sûrement une erreur de les contacter, mais peut-être encore pire de ne rien faire.

Il se releva donc et gagna la fenêtre. La pluie s'était mise à tomber. Les rares passants qu'il apercevait encore accéléraient le pas et se courbaient sous le vent. Alexander extirpa son téléphone de sa poche et composa un numéro. Au bout de la troisième sonnerie, quelqu'un décrocha.

— Oui ?

La femme ne dit rien de plus. On entendait une musique en arrière-plan. Alexander reconnut la mélodie de la chanson de Lykke Li, “Possibility”. Dans son bureau, ils passaient tout le temps Lykke Li.

— Alexander Söderling à l’appareil, annonça-t-il par prudence, car leur dernier contact remontait à pas mal de temps.

— Oui, oui, je sais.

En d’autres circonstances, Alexander aurait poliment demandé comment elle allait. Mais il comprit à sa réponse très courte que ce ne serait pas forcément nécessaire. Il en vint directement aux faits.

— Vous avez déjà vu les journaux ?

— Qu’est-ce que j’aurais dû voir ?

— On a retrouvé un charnier dans le Jämtland.

— En effet, je n’avais pas vu.

— C’est partout sur Internet.

— Ah bon.

Alexander se tut, et contempla les gouttes d’eau qui glissaient le long de la vitre en formant un motif semblable à un enchevêtrement de veines. Il attendait une question, comme par exemple ce qu’écrivaient exactement les journaux, mais rien ne vint.

— Je pense qu’on peut partir du principe que c’est eux, précisa Alexander, sûrement inutilement. Combien de fosses communes pourrait-il y avoir dans le Jämtland ?

— Ah.

Mais encore une fois, rien ne venait de son côté. Il était clair qu’elle n’avait aucune envie de poursuivre la conversation. Elle ne paraissait pas particulièrement intéressée,

presque distraite. Peu à peu, Alexander se rendit compte qu'il avait peut-être tout de même commis une erreur en appelant.

— Je vais essayer de savoir si la police les a identifiés, poursuit-il pour faire montre d'un tant soit peu d'initiative.

— Et si c'était le cas ?

— Je crois qu'on ne court pas un gros risque. Tout s'est déroulé le plus professionnellement possible.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

La femme marqua une courte pause avant d'ajouter :

— Enfin, plutôt, qu'est-ce que vous faites ?

— Pour l'instant, rien.

— Rien ?

— C'est sûrement la meilleure solution.

— Alors, pourquoi est-ce que vous avez appelé ?

— Je voulais seulement... Je croyais que vous voudriez savoir qu'ils les ont trouvés.

— Ce que je veux savoir, c'est si on a un problème. Est-ce qu'on a un problème ?

— Non, répondit Alexander.

— Alors, ça ne m'intéresse pas.

Nouveau silence. Et même un silence total, puisque Lykke Li s'était tue elle aussi. Et la conversation fut coupée. Alexander rempocha son téléphone et fixa la rue, les yeux perdus dans le vague.

Avaient-ils un problème ?

Non, pas encore, mais Alexander était sûr que cela ne tarderait pas.

Il reçut l'appel le lundi, peu après sept heures et demie. Torkel venait d'aller chercher son premier café de la journée. Il bougea la souris pour sortir l'ordinateur du mode veille, but une gorgée et prit le combiné.

— Torkel Höglund.

La femme au bout du fil était le préfet de police Hedvig Hedman. Torkel sut immédiatement qu'elle venait du Jämtland. Certes, il ne connaissait pas tous les préfets de police du pays, mais Hedvig Hedman venait d'être condamnée pour avoir diffamé l'un de ses fonctionnaires auprès du ministre de la Justice. Ce souvenir était encore frais dans la mémoire de Torkel.

— En quoi puis-je vous aider ? demanda-t-il en buvant une autre gorgée de café et en s'asseyant sur sa chaise de bureau.

Il raccrocha quelques minutes plus tard.

On avait retrouvé six cadavres.

Dans les montagnes.

Enterrés là depuis longtemps.

Hedvig Hedman avait précisé dès le début de la conversation qu'ils avaient découvert un charnier. Torkel se demanda un instant si l'on pouvait employer ce

mot pour six personnes, mais comme les plus grands journaux l'utilisaient, ils devaient sûrement avoir raison. Au fond, c'était bien égal. Six morts étaient une raison amplement suffisante pour dépêcher l'équipe de Torkel.

Il se leva et sortit de son bureau. Christel, son assistante, n'étant pas encore arrivée, il lui laissa un mot pour lui demander de rechercher immédiatement les horaires des vols pour Östersund et de les lui communiquer dès que possible.

De retour dans son bureau, il s'enfonça dans son fauteuil et réfléchit en buvant son café.

Il devait rassembler ses troupes, mais deux choses le tracassaient.

Vanja avait posé sa candidature pour une formation au FBI aux États-Unis. Elle avait déjà passé plusieurs étapes dans le processus de sélection, et se trouvait désormais parmi les huit derniers sur la liste. Pour trois places. Torkel était absolument convaincu que Vanja ferait partie des heureux élus. Il lui avait écrit la meilleure lettre de recommandation possible, non sans un certain pincement au cœur. Il appréciait énormément Vanja. C'était un policier fantastique et un élément essentiel de l'équipe qui méritait vraiment de grimper les échelons. Mais cela signifiait qu'il allait la perdre. Pour trois ans.

Trois ans sans sa meilleure enquêtrice. Torkel était déjà à la recherche d'un remplaçant, mais il n'avait pas publié la vacance du poste, au cas où Vanja souhaiterait le récupérer à son retour et pour s'épargner un processus de sélection difficile parmi plus d'une centaine de candidats. Et puis, il restait une chance, aussi infime fût-elle, qu'elle ne fût pas prise. Torkel avait l'intention d'ignorer

délibérément les critères habituels comme l'ancienneté, les diplômes et les relations. C'était certes contraire à la procédure, mais cela lui était égal.

La brigade criminelle nationale était une équipe.

Son équipe.

Il voulait pouvoir choisir lui-même ses membres. Il ne savait que trop bien où le mèneraient ces pensées. Elles ne cessaient de revenir à la candidature d'une jeune femme qui venait de finir son stage pratique à Sigtuna.

Jennifer Holmgren.

Elle lui avait écrit quelques semaines auparavant. Une candidature spontanée. Sa lettre de motivation avait immédiatement retenu l'attention de Torkel. Elle exprimait de l'engagement et de la volonté. Pas une ambition démesurée ni une rage de réussir, mais le besoin de s'épanouir et de grandir en apprenant auprès des meilleurs.

Suite à l'annonce de la candidature de Vanja à Quantico, Torkel avait invité Jennifer pour un bref entretien d'embauche. Il ne s'agissait pas encore de la remplacer, mais de satisfaire une simple curiosité.

Et il n'avait pas été déçu. Jennifer paraissait très sociable, ambitieuse et engagée. Torkel avait eu l'impression de devoir se retenir pour ne pas sauter au plafond quand elle lui avait exposé sa vision du travail de policier. Il avait cru revivre sa première rencontre avec Vanja, et c'était le plus grand compliment qu'il pouvait lui faire. Bien sûr, son jeune âge et son inexpérience ne jouaient pas en sa faveur. S'il venait à engager Jennifer pour une période d'essai, on le critiquerait sûrement. Mais on aurait très bien pu retourner l'argument en disant que, n'ayant encore intégré aucune routine, elle

ne s'opposerait pas aux nouvelles idées avec des phrases du genre "ce n'est pas comme ça qu'on fait d'habitude". Elle était encore disponible et malléable.

Vanja recevrait la réponse dans quelques semaines. Si elle était retenue, elle partirait en novembre. L'idée de commencer à lui chercher une éventuelle remplaçante n'était donc pas totalement incongrue.

Torkel décida d'appeler à Sigtuna pour tenter de convaincre les collègues de Jennifer de la laisser partir dès maintenant.

Mais avant, il lui restait encore à prendre une tout autre décision.

Sebastian.

Sebastian Bergman.

Brillant, mais irrécupérable.

Un incessant sujet de controverse.

Le pour et le contre.

Devait-il réintégrer Sebastian dans l'équipe ?

Vanja avait fini par accepter Sebastian, Torkel ne s'y attendait absolument pas. La dernière fois qu'il lui avait parlé de Sebastian, elle avait presque eu l'air de se réjouir à l'idée de retravailler avec lui. Et Billy l'appréciait de toute façon. Au fond de lui, Torkel l'aimait bien également, même s'il avait le don de rendre toutes les situations impossibles. Ursula, pour sa part, avait la capacité de se concentrer sur l'essentiel et de ne pas réagir aux provocations. Par contre, elle avait plus de mal à être mise devant le fait accompli et à ne pas pouvoir prendre part au processus de décision. Tant qu'il lui expliquerait le fond de sa pensée et les raisons pour lesquelles il le réintégrait, elle ne s'opposerait pas à sa décision.

À première vue, la découverte de six cadavres dans les montagnes ne nécessitait pas forcément l'expertise de Sebastian Bergman.

En même temps, si ces six cadavres étaient l'œuvre d'un fou furieux ou d'un tueur en série, personne ne s'y connaissait mieux en la matière que Sebastian Bergman.

Toujours des décisions.

Torkel allait les prendre.

D'abord, Sigtuna. Puis il descendrait un étage pour prévenir Ursula afin qu'elle ne se sentît pas mise à l'écart. Puis Vanja, Billy, et enfin Sebastian.

Cela devait se passer ainsi.

Il décrocha le téléphone.

— Tu dois quitter cet appartement.

Sebastian planta le couteau à beurre dans la barquette de margarine posée sur la table, et se tourna vers Ellinor qui venait de ranger sa tasse dans le lave-vaisselle. Il avait attendu pour le lui annoncer, car Ellinor était en congés ce week-end. Sebastian ne voulait à aucun prix passer quarante-huit heures à supporter des scènes et des crises de larmes qui l'obligeraient à la prendre par la peau du cou et à la mettre à la porte *manu militari*. Elle devait se rendre à son travail, et Ellinor était une femme qui avait le sens du devoir. Il n'y aurait aucun risque qu'elle appelât son patron pour dire qu'elle restait chez elle. Si jamais elle avait compris ce qu'il venait de dire. Ce qui était loin d'être acquis.

— Très drôle, répondit-elle alors sans même le regarder, ce qui confirma toutes ses craintes.

— Non, je suis sérieux. Tu dois quitter cet appartement, et si tu ne le fais pas de ton plein gré, c'est moi qui te mettrai dehors.

Ellinor referma le lave-vaisselle, se redressa et lui adressa un sourire amusé.

— Mais mon petit chéri, comment vas-tu faire sans moi ?

— Je m'en sortirai très bien, répondit Sebastian en essayant de contenir son irritation.

Il détestait quand elle lui parlait comme à un enfant.

— Très drôle, remarqua-t-elle à nouveau en gagnant la table et en lui caressant la joue. Tu devrais te raser, tu piques, reprit-elle en se penchant et en déposant un baiser sur son front. À ce soir !

Elle quitta la cuisine, et Sebastian l'entendit s'affairer dans la salle de bains. Il distingua le bruit désormais familier de sa brosse à dents électrique. Il poussa un long soupir. Sa tentative se soldait toujours par le même résultat. Que s'était-il imaginé ? Chaque conversation avec Ellinor dont le sujet n'était pas futile tournait systématiquement en rond. Elle ne l'écoutait jamais et interprétait tout à son avantage. Et si cela n'était pas possible, elle l'ignorait tout simplement. Comme elle le faisait à présent.

Tu dois quitter cet appartement.

Normalement, cette phrase était sans équivoque. C'était clair. Réel.

Or dans le monde d'Ellinor, la réalité ne correspondait à rien de précis ni de constant. Ellinor formait la vérité à sa convenance. Et il l'avait déjà trop souvent laissée faire. Mais cette fois, c'était fini. Elle allait devoir l'écouter. Il laissa libre cours à son agacement et à sa frustration, se leva de table et se dirigea vers la salle de bains. Il ouvrit la porte – qu'elle ne fermait jamais à clé – et se posta derrière elle. Ellinor le regarda dans le miroir.

— Tu n'as pas envie de savoir où j'ai passé la nuit de jeudi ?